

LES CAPRICES DE LA VIE

Lorsque Lucien débarqua à Boston, le 23 décembre au matin, une neige fine tombait en flocons légers, ouatant toute la ville d'un feutre épaissi et scintillant. C'était la première fois qu'il voyait la grande ville de l'Est, et c'était aussi la première fois qu'il prenait des vacances depuis près de dix ans.

Au sortir de ses études commerciales, il avait passé trois ans à Québec à l'emploi d'une compagnie d'assurance puis il avait été promu à Montréal, au bureau chef de la même compagnie. C'est là qu'un courtier en immeubles était venu le chercher pour faire de lui son gérant d'affaires.

Après avoir travaillé jour et nuit pendant cinq ans, et s'être amassé un petit capital, grâce à son économie et à sa participation à quelques affaires fructueuses, il était devenu l'associé de son patron et partageait au quart dans les bénéfices considérables de la maison.

Il était demeuré célibataire, par nécessité d'abord, par habitude ensuite et, enfin, sans aucune raison apparente. Pourtant il avait eu, comme tout le monde, dans sa première jeunesse, son petit roman d'amour. Dans sa paroisse natale, sur les bords du Saint-Laurent, en bas de Québec, il avait aimé Alberte, la fille d'un des voisins de son père. Ensemble ils étaient allés en classe, avaient partagé les mêmes amusements, pris part aux mêmes fêtes de famille et, ce qui est mieux que tout, ils avaient eu tous les deux un grand nombre de ces petites brouilles mêlées de larmes et de sourires d'où naissent presque toujours les durables tendresses. Puis, on avait envoyé Lucien dans un collège commercial, à Québec, tandis qu'Alberte s'en allait au couvent de sa paroisse.

Ils s'étaient bien ennuyés l'un de l'autre, échangeant même en cachette un assez bon nombre de lettres, insignifiantes comme celles qu'on écrit dans ce temps là, et se revoyant régulièrement à toutes les vacances de Pâques et du Jour de l'an. Puis, sans savoir pourquoi ni comment, leur jeune tendresse s'était pour ainsi dire diluée, évaporée avec les séparations répétées et ils s'étaient éloignés l'un de l'autre presque complètement.

Lucien, extrêmement travailleur et ambitieux, s'était lancé dans les affaires avec la détermination bien arrêtée d'y réussir et tout son temps se trouvant engagé dans des courses pénibles, harrassantes et multiples, la pensée de l'amour semblait l'avoir quitté et il croyait avoir oublié Alberte, sans remarquer pour cela qu'il existait d'autres femmes autour de lui.

Quant à elle, son roman avait été aussi banal, mais plus triste encore. Des revers de fortune, en ruinant complètement ses parents, avaient dispersé la famille un peu partout. Alberte, pour sa part, avait dû se rendre à Montréal pour y apprendre l'art de la couture. Douée d'une remarquable habileté des doigts, d'un sens inné de l'élégance et des proportions, tout de suite elle avait saisi les finesses du métier, en avait compris toutes les possibilités, en un mot y avait excellé. Remarquée par ses patrons, dans l'espace de quelques années, elle était devenue successivement première main, finisseuse, puis drapeuse, jusqu'au moment où le gérant d'une grosse maison de confections pour dames, de Boston, l'avait rencontrée au cours d'un voyage et attirée dans cette dernière ville où il lui avait conféré le grade de surintendante des ouvrières de l'établissement.

Largeement payée, possédant une somme rondelette d'économies, elle menait une existence extrêmement active, on travaillait fréquemment le soir à son établissement, en sorte qu'il ne lui restait que de rares loisirs, ce qui l'avait empêchée jusque là, elle aussi, de songer sérieusement à l'amour. Pourtant, à Montréal comme à Boston, nombre de jeunes gens, conquis par son charme tranquille, sa belle humeur, son maintien distingué et l'élégance de sa toilette, lui avaient fait des avances intéressantes. Elle en avait accepté quelques-unes sans s'engager en rien, puis un à un, avait semé délicatement ces soupirants sans importance. Depuis une couple d'années, cependant, on disait qu'elle avait un ami qui la fréquentait assidûment et auquel elle semblait s'être attachée plus qu'aux autres. Voilà tout ce que savait Lucien en débarquant à Boston par ce matin neigeux de décembre. De concert avec son patron et associé, il avait résolu de prendre une quinzaine de vacances, durant cette période des fêtes où les affaires chôment comme les gens et, pour

voir un peu de pays, il allait se diriger vers New-York et Washington, lorsque, au dernier instant, il avait modifié un peu son itinéraire et piqué tout droit à Boston où il comptait passer la Noël tout en rendant visite à Alberte, histoire de donner un semblant de but à son voyage.

Dans le taxi qui l'amenait à l'hôtel select, sur Boylston Street, où il avait retenu ses appartements, il avait repassé rapidement dans sa pensée ce que nous venons de raconter de sa vie et de celle d'Alberte jusqu'à ce jour. Un butler, en ouvrant cérémonieusement la porte de l'auto le ramena au sens de la réalité. Il paya le chauffeur, s'inscrivit au registre et se laissa installer dans la chambre spacieuse qu'on lui avait réservée.

Après avoir pris un peu de repos et consulté le plan de la ville qu'il avait apporté, il s'en alla faire un tour de reconnaissance. La neige ne tombait presque plus et l'on sentait que le soleil finirait bientôt par percer les nuages gris qui pâlisseraient déjà et commençaient à se déchirer. Il s'en alla flâner sur le parc du Commonwealth, immense et bien dessiné, au fond duquel le Capitole dresse sa coupole dorée de Château de féerie ; il s'engagea dans Tremont Street, examinant les hôtels fashionables, les restaurants de luxe et les magnifiques théâtres qui y abondent ; puis, obliquant à gauche, sans trop s'inquiéter du chemin, il déboucha sur Washington Street, la rue du tapage, des grands magasins, des petites boutiques, où les chars élevés font crouler le ciel sur votre tête, cependant que les camelots de toutes sortes et les vendeurs ambulants s'égossillent à attirer l'attention de la multitude des passants.

Comme il hésitait un peu, cherchant le chemin qui devait le ramener à l'hôtel, sa pensée, sans qu'il sût trop pourquoi, se dirigea avec une certaine inquiétude vers Alberte qu'il savait proche et il se demanda comment il allait la retrouver après cinq années d'absence. Serait-elle contente de le revoir ? Quel accueil lui réserverait-elle : joyeux, indifférent, ennuyé peut-être, puisqu'elle avait maintenant un ami, et un ami sérieux, assurait-on ? Il n'en savait rien et cela l'inquiétait un peu. Il se sentait si étranger, lui qui vivait depuis des années dans l'ardente ivresse des affaires et de la finance, à toutes les délicatesses compliquées du sentiment, à tous les raffinements de la tendresse et même de la simple affection.

Et, à la veille de renouer connaissance, si l'on peut dire, avec la seule femme à laquelle il avait jamais songé, cela lui causait une impression bizarre qui lui plaisait et l'irritait tout à la fois.

Ce qui l'embarrassait surtout c'était la manière dont il convenait de rejoindre Alberte. La prévendrait-il par téléphone, se rendrait-il à son appartement dont il s'était procuré l'adresse ? Il hésitait. En homme averti, il choisit une troisième solution et décida d'aller la rencontrer, à la fin de l'après-midi, à la sortie des ateliers.

* * *

Cinq heures. Le soir est tombé, un soir cru, humide, qui vous glace, comme il y en a tant en Nouvelle-Angleterre et particulièrement au bord de l'océan.

Lucien fait les cent pas devant l'immeuble sombre, maussade, ancien où la "Ladies Artistic Wear" a ses ateliers. Après avoir couru à travers Boston toute l'après-midi, musant au hasard, s'intéressant aux divers aspects antiques, traditionnels, cossus, de la cité universitaire, il s'est fait conduire en taxi dans le bas de la ville en face de la manufacture où travaille Alberte et il attend sa sortie avec anxiété. Une sonnerie retentit, la porte à tambour roulant se met en branle et les premières ouvrières paraissent. Des filles et des femmes de toutes les grandeurs, de tous les âges, de toutes les apparences. Des physionomies ravagées, des figures vieilles, moroses, inexpressives, mais aussi de gentils minois, mutins, chiffonnés, charmants. Des manteaux usagés, aux couleurs fanées, mais aussi des pelisses coquettes et de soyeuses fourrures.

Maintenant le flot déferle, la porte roule sans interruption et c'est un murmure de voix parlant sur tous les tons, une fusée de rires qui donnent toutes les notes et un piétinement où passent toutes les cadences. Lucien attend, il sait qu'Alberte sera l'une des dernières sinon la dernière. Peu à peu l'affluence diminue. Les ouvrières ne sortent plus qu'une à une ; enfin suivant une personne d'âge mûr qui